

Platon et Nietzsche, deux philosophes
Ont-ils des temps différents?

Entretien avec Monique Dixsaut

Monique Dixsaut est professeure émérite de philosophie grecque à l'université Paris I – Panthéon – Sorbonne. Ancienne normalienne, elle est directrice de la collection "Tradition de la pensée classique" des éditions Vrin à Paris. Ses travaux portent sur la philosophie grecque et en particulier sur celle de Platon. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le naturel philosophe*, métamorphoses de la dialectique dans les dialogues de Platon. Platon et la question de la pensée, Nietzsche: par delà les antinomies, etc. Malgré la fatigue, on ne pourrait qu'être reconnaissant qu'elle ait bien voulu répondre à ces questions.

At-Tadwin - *Est-ce que, pour Platon, "Philosophie" et "Philosophia" ont le même sens?*

Monique Dixsaut - Il se pourrait qu'il n'y ait rien de commun entre ce que nous nommons aujourd'hui "*Philosophie*" et ce que Platon a appelé pour la première fois "*Philosophia*". Platon considère que cette dernière n'est pas un savoir spécifique. Ce n'est pas non plus l'ensemble des savoirs cumulé à travers l'histoire. C'est tout simple. C'est cette relation d'un désir au savoir. Un amour au savoir. Ce qui modifie les deux concepts. Tout a été brouillé par l'interprétation de l'érotique platonicienne comme cet élan vers une ineffable ascension vers un acte que Platon nommera "la contemplation". Car désirer penser, c'est penser chez Platon. Ceci dit, la philosophie n'est encore assurée ni de sa possibilité, ni de sa réalité, ni de sa définition, ni même de son nom. Elle l'est seulement, et seulement pour elle-même, de sa nécessité.

A.T - *Mais si la Philosophia doit désigner la façon qu'à l'intelligence de désirer, alors il n'y a pas plus d'intellect séparé de l'âme ou de philosophie distingué de philosophe?*

M.D - Oui, tout a fait. Dans notre ouvrage "*Le naturel philosophe. Les dialogues de Platon*", nous avons essayé en 2001 de démontrer que la *Philosophia* oriente vers une manière de désirer le savoir. L'intellect n'est pas séparé de l'âme. Que le philosophe est le moteur d'une philosophie. Il s'agit donc de faire deux choses au même moment. Pour répondre à votre question, il faut d'abord déterminer les différents sens donnés par Platon au terme *Philosophia*. Dans ses premiers dialogues, par l'activité propre et la force qui anime un personnage qui est Socrate, la *Philosophia* reçoit du Phédon jusqu'au Phèdre ses dimensions intérieures. Elle est ensuite pensée comme nature. Sa modalité dialectique se précise tandis que s'opère sa déduction politique et cosmologique. Pour cela, la lecture de chaque dialogue doit être comme un exercice d'une philosophie, sans vous encombrer de théories et de méthodes. Lisez avec scrupule et liberté les textes de Platon les plus subtilement ironiques qui puissent vous sembler. Et si ils vous paraissent très fragmentés, alors dites vous que c'est volontaire.

A.T - *En 2005, dans El Giornale Critico della Filosofia Italiana, et pour la première fois, vous vous amusez à présenter un philosophe grec et antique à un autre qui est d'un temps différent. Vous faites rencontrer Platon et Nietzsche dans un article sur eux. Ce dernier précède la publication de votre ouvrage en 2006 "Nietzsche, par delà les antinomies" aux éditions de la transparence,*

car jusque là vous avez toujours été une spécialiste de la philosophie grecque et en particulier de Platon, alors pourquoi Nietzsche après avoir travaillé longtemps sur Platon?

M.D - C'est vrai que j'ai essayé de "présenter" Platon à Nietzsche. Vous avez parfaitement raison d'employer le verbe "présenter" au lieu de croiser, car on m'a souvent reproché de ne pas avoir fait croiser Platon et Nietzsche. Quand on se croise, on se regarde et on s'en va, sans se dire un mot mais quand on se présente ou on est présenté, on prend le temps de discuter, de poser des questions, d'y répondre. On se contredit. On se dispute. On dialectique. Ce dernier acte est pour Platon la forme de savoir la plus haute. Platon situe la dialectique au sommet d'une ligne qu'il trace et sélectionne ensuite. Pour moi, ces deux philosophes sont des grands contemplateurs en des temps différents. La question du mensonge et de la fausseté les lie. La dialectique platonicienne doit se passer des représentations car elle est la forme de savoir la plus élevée. On croirait que tout les deux sont en contradiction, mais, leur même contradiction est donc en quelque sorte en miroir. Il y a ici la crainte des images parce qu'elles sont porteuses d'illusions et de mensonge. Maintenant pourquoi Nietzsche? Parce que c'est un philosophe qui n'a jamais cessé jusqu'à la fin d'être philosophe, de l'être, sans forcément se dire philosophe. Et on est philosophe quand justement on ne se dissimule pas derrière le prédicat "philosophe", comme si on pouvait en faire un prédicat. Nietzsche a repris la philosophie à son compte. Quand il a dit "je" sans faire du verbe "pense" son attribut essentiel, c'est - à - dire, sans se donner pour le sujet de sa pensée alors qu'on ne peut être qu'un sujet dans sa propre pensée, il a pu emporter ce sujet dans son aventure. Il n'a jamais cessé de dire ce qu'il exige d'un philosophe, de lui-même. Il n'a jamais réduit la philosophie à un fait culturel. S'il considère que sa tâche principale consiste à la réalisation d'une

discipline et d'un perfectionnement de l'humanité, c'est parce qu'il a vu dans les philosophes à venir la seule force de résistance à la décadence. Une seule force assez puissante pour imposer des buts. Toute philosophie aussi erronée soit-elle se fait entendre par celui qui pour l'entendre à des oreilles. C'est un penseur de la vie, de l'affirmation. Traqueur des ressorts psychologiques des grandes abstractions avec le ressentiment qui les anime, il n'a cessé avec sa critique généalogique de jeter le soupçon sur les concepts de la philosophie. Ignoré de son vivant, il est devenu pour nous la pierre de touche pour évaluer les discours philosophiques.

A.T - Si Platon condamne les métaphores, puissances de fausseté, comment peut-ils alors concilier cela avec une écriture qui en fait son usage?

M.D - Pour cela, je vous renvoie vers l'aphorisme 145 du voyageur et son ombre. Les images et les comparaisons aussi persuadent mais ne démontrent pas. C'est pour cela que la science elle-même les craint. On refuse ce qui persuade, ce qui rend croyable. Il faut donc la plus froide méfiance. Cet aphorisme s'appuie sur l'opposition canonique entre persuasion rhétorique et démonstration scientifique. On a l'impression qu'il y a une justification logique: mais ça ne l'est justement pas. Celui qui est dans la science manifeste de la crainte qui est l'expression d'une volonté qui à son tour exige de la méfiance. Avec ce trio, c'est-à-dire, la crainte - la volonté - la méfiance, la justification détermine la nature de ce qui pourrait passer pour normatif par une exigence imposée par l'essence de la science elle-même. Par contre le duo: Persuasion - démonstration oppose la croyance à la méfiance.

A.T - L'aphorisme 145 du voyageur et de son ombre est développé par l'aphorisme 344 du Gai savoir et on est confronté à la question suivante de Nietzsche: le commencement de la discipline

de l'esprit scientifique ne serait-il pas de ne plus se permettre de conviction? Qu'en pensez-vous?

M.D - Pour Nietzsche et pour Platon, le désir de connaître n'est ni premier, ni naturel. Si pour nos deux philosophes la connaissance vient en seconde position, ce qui est naturel n'est pas une absence de la connaissance. Pour Nietzsche c'est la conviction, tandis que pour Platon c'est la *Doxa*, le croire - savoir.

A.T - Permettez nous de vous poser une question platonicienne. Comment un avis peut-il être premier? Comment peut-on commencer par affirmer ou encore nier ce dont on n'a pas de savoir?

M.D - Absolument, c'est une question platonicienne; et tout comme chez Nietzsche, elle trouve sa réponse dans une généalogie. Je vous répondrai comme l'a déjà fait Platon dans le *Timée*. Si l'opinion se laisse retourner par la persuasion, c'est parce que cette dernière en est l'origine. Persuader n'est pas le propre des rhéteurs, ils ne font qu'exploiter une tendance naturelle. Toute opinion est une croyance pour Platon qui a pour origine des valeurs auxquelles le sujet adhère, mais ces dernières proviendraient des pulsions irrationnelles qui jouent en l'âme du sujet lui-même.

Pour Nietzsche, l'opinion est le résultat d'une passion et c'est la paresse de l'esprit qui la cristallise en conviction. C'est pour cela qu'il considère cette dernière comme "une prison", ou encore comme "l'ennemi de la vérité". Elle est plus dangereuse que le mensonge. Platon partage le même avis!

A.T - Et comment à votre avis se libérer de cette "prison"? Comment se protéger du danger de cet ennemi de la vérité et comment ne pas tomber dans le mensonge?

M.D - À cette question, la réponse platonicienne serait le fameux questionnement socratique. L'opinion est incapable de rendre raison. Platon doute que les sciences produites par une pensée mériteraient qu'on la nomme "savoirs". Cette pensée tient pour principes des hypothèses jamais

questionnées. Le contraire naît donc de son contraire. La méfiance du savant naît de la croyance à la science. Toute croyance produit des idoles, en l'occurrence, l'idole de la science elle-même, de sa méthode et de son objectivité.

Pour Nietzsche, pour la plupart des hommes, il n'est nullement méprisable de croire et de vivre conformément à cela sans avoir pris connaissance des raisons certaines pour ou contre cette croyance. L'auteur du *Gai Savoir* trouve que le plus méprisable est le fait de ne pas trembler du désir et de la joie de l'interrogation. La croyance n'est pas le propre de l'ignorance puisque le savant croit lui aussi à une validité absolue de sa méthode et de sa finalité.

A.T - Socrate avait toujours distingué entre l'apprentissage du savoir et la persuasion ou la croyance. Cependant, il avait affirmé l'existence de deux espèces de persuasion: l'acte de persuader qui procure la conviction sans s'appuyer sur un savoir et une autre qui procure un savoir. Dans ces cas, de quoi faut-il être persuadé pour que du savoir naisse? Si le découlement de ce savoir est si problématique comment finalement faut-il le chercher? Comment faut-il se l'interroger?

M.D - Si vous voulez chercher à savoir, il vous faut être certain de la différence entre savoir et croire. Socrate l'a bien déclaré dans le *Ménon*. Cette certitude est à l'origine du savoir et puisqu'elle en est le principe, elle ne peut être donc l'objet. C'est ce dont vous avez besoin pour philosopher.

Quant à Nietzsche, la condition de la connaissance se résume en l'existence d'une conviction absolue capable de poser des buts à un point que les autres convictions pourraient s'y sacrifier. L'éros platonicien et la passion nietzschéenne s'orientent vers la même idée que toute certitude scrute, démystifie ou met en état de soumission une autre croyance.

Propos recueillis par Leila Tenni